MAIRIE DE PARIS

PARIS MUSÉES

La Mode retrouvée

Les robes trésors de la comtesse Greffulhe

du 7 novembre 2015 au 20 mars 2016

Palais Galliera
10, avenue Pierre 1er de Serbie
75116 Paris
www.palaisgalliera.paris.fr

Portrait d'Elisabeth Greffulhe par Otto (Otto Wegener, dit), vers 1886-1887 © Otto/Gallica/Roger-Viollet — Conception graphique: Mucho/Lorant Simonnet

Palais Galliera — Vogue — Paris Première — A Nous Paris — Historia — Styles — arte — culture

SOMMAIRE

Communiqué de presse p. 3
Scénographie p. 4
Parcours p. 6
Catalogue p. 17
Extraits du catalogue p. 18
« Elle n'a pas suivi les modes, elle était faite pour les créer » p. 18
Alexandra Bosc
Trajectoire d'une étoile oubliée p. 20
Laure Hillerin
Repères biographiques p. 25
Activités pédagogiques p. 26
Informations pratiques p. 27

CONTACTS PRESSE

Palais Galliera
Anne de Nesle
Caroline Chenu
Tél : 01 56 52 86 08
presse.galliera@paris.fr

VISUELS DE PRESSE SUR DEMANDE

COMMUNIQUÉ DE PRESSE

Pour la première fois, le Palais Galliera expose la garde-robe d'exception de la comtesse Greffulhe*, née Élisabeth de Caraman-Chimay (1860-1952). Nièce de Robert de Montesquiou, passée à la postérité sous la plume de Marcel Proust dans ***À la recherche du temps perdu***, la comtesse prête ses traits à la duchesse de Guermantes : « *Aucun élément n'entre en elle qu'on ait pu voir chez aucune autre ni même nulle part ailleurs*, écrit-il à Montesquiou. *Mais tout le mystère de sa beauté est dans l'éclat, dans l'énigme surtout de ses yeux. Je n'ai jamais vu une femme aussi belle.* »
La divine comtesse vécut la fin du Second Empire, deux Républiques, deux guerres mondiales, connut la Belle Époque, les Années folles, et régna sur le gotha durant un demi-siècle. Son influence se déploie après son mariage avec le très fortuné comte Henry Greffulhe. **La plus belle femme de Paris – tant d'allure que d'esprit** – tient salon dans son hôtel particulier de la rue d'Astorg, reçoit au château de Bois-Boudran ou dans sa villa de Dieppe. Avant l'heure, elle invente le *fundraising* : elle fonde la Société des grandes auditions musicales et va transformer les bonnes œuvres en relations publiques ; pragmatique, elle lève des fonds, fait de la production de spectacles, de la promotion – *Tristan et Isolde*, *Le Crépuscule des dieux* de Wagner, les Ballets russes de Diaghilev, Isadora Duncan… Parmi tant d'autres de ses combats, la comtesse soutient le capitaine Dreyfus, Léon Blum, le Front populaire, la République ; se passionne pour les sciences – Marie Curie et l'Institut du radium, Édouard Branly et ses recherches…
Élégance faite femme, exubérante dans ses toilettes, la comtesse Greffulhe met en scène ses apparitions, sait se faire rare, fugitive et incomparablement fascinante dans ses envolées de tulle, de gaze, de mousseline et de plumes, ses vestes kimono, ses manteaux de velours, ses motifs orientaux, ses tonalités d'or, d'argent, de rose et de vert… Elle choisit ses tenues pour souligner sa taille fine et mettre en valeur sa silhouette élancée.
Le Palais Galliera présente **une cinquantaine de modèles griffés Worth, Fortuny, Babani, Lanvin**… manteaux, tenues d'intérieur, robes de jour et du soir, accompagnés d'accessoires, de portraits, de photographies et de films… Autant d'invitations à la mode retrouvée, à la rencontre de cette grande dame du Tout-Paris dont l'image est inséparable de ses atours.

*À partir de 1964, les héritiers et descendants de la comtesse Greffulhe ont fait don au Palais Galliera d'une partie de sa garde-robe. Ces pièces constituent un des plus importants fonds historiques du musée. L'exposition réunit ces donations successives.

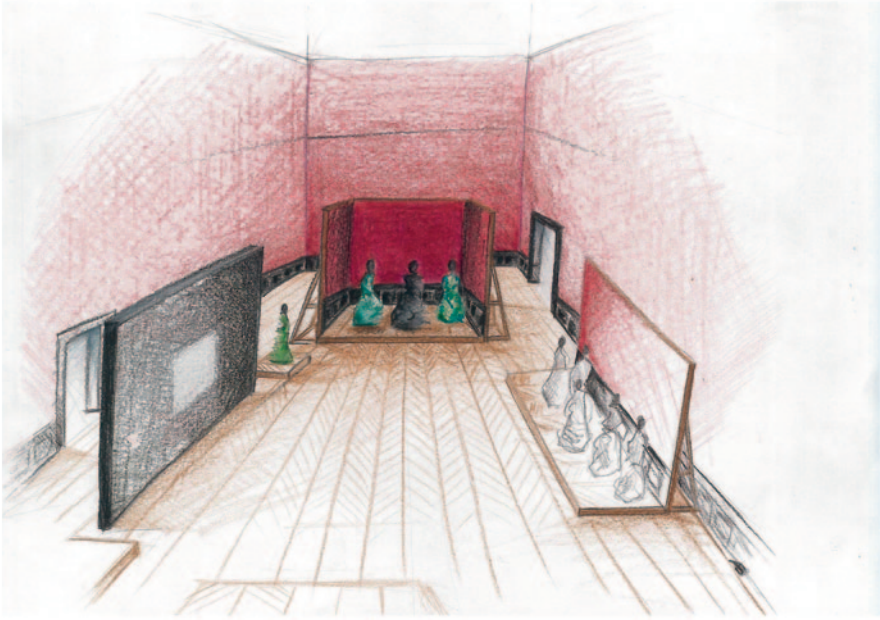
Cette exposition sera présentée au Museum du FIT de New York en septembre 2016.

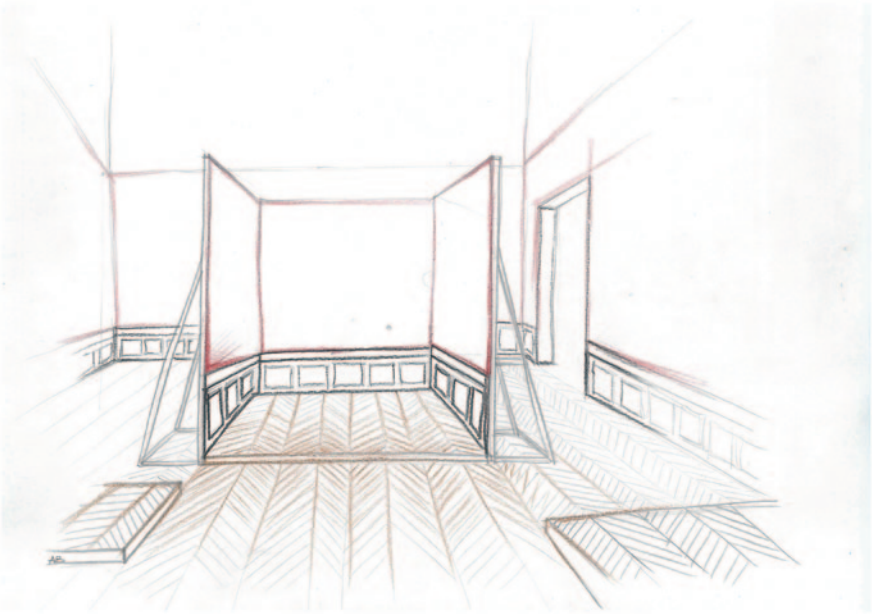
COMMISSAIRE
Olivier Saillard,
directeur du Palais Galliera

SCÉNOGRAPHIE

Mise en abîme des robes trésors de la comtesse Greffulhe dans une scénographie en trompe-l'œil du Palais Galliera

SCÉNOGRAPHE
Béatrice Abonyi





© Béatrice Abonyi/Paris Musées

© Aurore de La Morinerie

PARCOURS

Paul-César Helleu,
Portrait de la comtesse Greffulhe, 1891
Pastel sec sur papier.
Collection particulière

Lettre de Proust à Robert de Montesquiou, datée du dimanche 2 juillet 1893

« J'ai enfin vu (hier chez Mme de Wagram) la comtesse Greffulhe. Et un même sentiment, qui me décida à vous dire mon émotion à la lecture des Chauves-souris, vous impose comme confident de mon émotion d'hier soir. Elle portait une coiffure d'une grâce polynésienne, et des orchidées mauves descendaient jusqu'à sa nuque, comme les « chapeaux de fleurs » dont parle M. Renan. Elle est difficile à juger, sans doute parce que juger c'est comparer, et qu'aucun élément n'entre en elle qu'on ait pu voir chez aucune autre ni même nulle part ailleurs. Mais tout le mystère de sa beauté est dans l'éclat, dans l'énigme surtout de ses yeux. Je n'ai jamais vu une femme aussi belle. Je ne me suis pas fait présenter à elle, et je ne demanderai cela pas même à vous, car en dehors de l'indiscrétion qu'il pourrait y avoir à cela, il me semble que j'éprouverais plutôt à lui parler un trouble douloureux. Mais je voudrais bien qu'elle sache la grande impression qu'elle m'a donnée et si, comme je crois, vous la voyez très souvent, voulez-vous la lui dire ? J'espère vous déplaire moins en admirant celle que vous admirez par-dessus toutes choses et je l'admirerai dorénavant d'après vous, selon vous, et comme disait Malebranche "en vous".
Votre respectueux admirateur,
Marcel Proust. »

SALON D'HONNEUR

Maîtrisant avec une exquise nonchalance ses apparitions et ses disparitions aussi soudaines qu'entretenues, la comtesse Greffulhe fut le sujet des chroniqueurs et des auteurs. Marcel Proust emprunta sa garde-robe, ses manières, son allure pour imaginer la duchesse de Guermantes. Ses voiles, ses gazes, ses lys et ses orchidées brodées devinrent les motifs de papier avec lesquels l'écrivain édifia son œuvre. Son image devint un phrasé.
« Elle, écrit Montesquiou, se faisait montrer, chez les couturiers en renom tout ce qui était en vogue ; puis quand elle devenait certaine que fut épuisé le nombre des élucubrations fraîchement vantées, elle levait la séance, en jetant aux faiseurs, persuadés de son édification et convaincus de leur maîtrise, cette déconcertante conclusion : "Faites-moi tout ce que vous voudrez… qui ne soit pas ça !" ».
Qu'elles soient griffées de Worth, de Fortuny, de Babani, des Sœurs Callot ou de Lanvin, les robes de la comtesse Greffulhe sont les livres qu'elle n'aura pas écrits, les toiles qu'elle n'aura pas peintes. En façonné de soie et fond de satin, coupées dans le vert menaçant qu'elle affectionne, dans le noir tragique d'un crêpe ou d'une mousseline, ses parures sont des miroirs.

1

1 Maison Soinard, robe de jour, vers 1887

Satin de soie vieux rose, applications de velours de soie marron
© Julien Vidal/Galliera/Roger-Viollet

La comtesse Greffulhe s'est montrée fidèle à certains couturiers. Cette élégante robe de jour, mêlant des couleurs éteintes qu'elle affectionnait – en particulier le vieux rose – témoigne de son goût pour la maison Soinard. Cet établissement, oublié de nos jours, avait été le fournisseur principal de son trousseau dont une facture, datée de novembre 1878, est conservée dans le fonds Greffulhe aux Archives nationales.

2 A. Félix, robe d'intérieur, vers 1895

Taffetas de soie vert changeant, galon de passementerie en fils de soie noirs, vert moyen, vert foncé et fil métallique guipé doré
© Galliera/Roger-Viollet

Fasciné et intrigué par les choix esthétiques de sa nièce la comtesse Greffulhe, Robert de Montesquiou cite nombre de tenues extraordinaires, dont « une pièce de soie changeante, d'un vert, mélangé de violet, qui lui donne l'apparence d'une Loreley… ». Cette description rappelle la pièce présentée ici, portant la griffe de la maison A. Félix, très célèbre au tournant du siècle, et chez qui la comtesse se fournissait depuis son mariage en 1878.

2

3 Worth, cape du soir dite « Cape russe », vers 1896

Velours de soie bordeaux brodé à motifs de rosaces, dentelle mécanique, filés métalliques, galon tissé sur un métier à plaquettes en fils de soie multicolore, lamé doré à armure taffetas, tulle de coton
© Patrick Pierrain/Galliera/Roger-Viollet

Lors de sa visite en France en 1896, le tsar Nicolas II avait offert à la comtesse Greffulhe un riche manteau d'apparat, dit « khalat », provenant de Boukhara (actuel Ouzbékistan). La comtesse fit transformer ce fastueux présent diplomatique par son couturier, Jean-Philippe Worth, pour en faire une cape du soir. Elle la portera, hiératique et magnifique, dans un portrait photographique par Otto qui la fait ressembler à une madone. Huit ans plus tard, ayant fait modifier la pièce pour suivre la mode, elle fit sensation « avec son grand manteau russe, d'étoffe d'or, rapporté du Turkestan » peut-on lire dans le *Figaro* du 15 avril 1904, lors d'une soirée de gala organisée au théâtre Sarah-Bernhardt au bénéfice des blessés russes.

3

4

4 Worth, robe d'intérieur ou tea-gown, vers 1897

Velours ciselé bleu foncé sur fond de satin vert, dentelle de Valenciennes
© Stéphane Piera/Galliera/Roger-Viollet

Tout à la fois robe de réception et tenue privée, cette robe d'intérieur a été portée par la comtesse pour recevoir ses amis intimes, en fin d'après-midi – d'où le nom anglais de « *tea-gown* », ou robe pour prendre le thé, que l'on donne à ce type de pièce. La comtesse choisissait volontiers un vert intense pour ses tenues mettant en valeur l'auburn de sa chevelure. Spectaculaire par ses immenses motifs, cette robe est caractéristique des créations de Jean-Philippe Worth, qui avait succédé en 1895 à son père, Charles Frederick, l'inventeur de la haute couture. Le fils affectionnait les tissus historicisants dont ce velours ciselé imitant les velours de Gênes de la Renaissance est un exemple somptueux.

5 Worth, robe byzantine, 1904

Taffetas lamé, soie et filé or, tulle de soie, application de paillettes
© L. Degrâces et Ph. Joffre/Galliera/Roger-Viollet

5

Vêtue de cette robe singulière, la comtesse Greffulhe attira tous les regards lors du mariage de sa fille Elaine, le 14 novembre 1904. La presse rendit compte avec précision de sa tenue : « [...] fascinante jusqu'à l'éblouissement, dans une sensationnelle toilette d'impératrice byzantine : robe de brocart d'argent couverte d'artistiques broderies à reflets nacrés rehaussés d'or et de perles fines, ourlée d'une bande de zibeline. Splendide collier de chien et sautoir en perles fines. Immense chapeau en tulle argent bordé de zibeline, avec, de chaque côté, de volumineux Paradis, entre lesquels se dressait droit et fier, un énorme diamant brillant comme une grosse larme de joie irisée de soleil [...] » (*La Femme d'aujourd'hui*, décembre 1904)

6 Vitaldi Babani, robe d'intérieur, vers 1912

Taffetas de soie gris peint au pochoir blanc et mauve,
passementerie de soie noire, boutons en verre
© Julien Vidal/Galliera/Roger-Viollet

6

La maison Vitaldi Babani, spécialisée dans la vente d'objets d'art, de soieries et de kimonos importés d'Orient, s'installa à Paris dès 1894. Elle contribua à diffuser les créations de Mariano Fortuny ainsi que les tissus de Liberty avant de proposer ses propres modèles à la griffe Babani, largement inspirés de ceux du maître Fortuny. Cette robe, dont les motifs végétaux peints au pochoir évoquent la céramique crétoise de Camarès, s'inspire ainsi du célèbre châle « Cnossos » en voile de soie blanc imprimé dès 1906 par Mariano Fortuny. Les frises d'animaux et de décors géométriques témoignent de l'influence de l'antiquité orientale.

7

7 Mariano Fortuny, veste, vers 1912

Velours de soie vert bronze imprimé or, ceinture assortie
© Julien Vidal/Galliera/Roger-Viollet

Espagnol, installé à Venise, Mariano Fortuny, peintre, scénographe et graveur se tourna vers le textile dès 1906. Ses créations intemporelles témoignent d'influences multiples. Un savant procédé d'impression, imitant les fils d'or et d'argent, génère de subtils jeux de lumière.
Fortuny tient une place de premier plan dans l'œuvre de Marcel Proust. Elstir évoque ainsi devant Albertine les fêtes vénitiennes peintes par Véronèse et Carpaccio : « Vous pourrez peut-être bientôt [...] contempler les étoffes merveilleuses qu'on portait là-bas. On ne les voyait plus que dans les tableaux des peintres vénitiens [...]. Mais on dit qu'un artiste de Venise, Fortuny, a retrouvé le secret de leur fabrication et qu'avant quelques années les femmes pourront se promener, et surtout rester chez elles, dans des brocarts aussi magnifiques que ceux que Venise ornait, pour ses patriciennes, avec des dessins d'Orient. » - Marcel Proust, *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*

8

8 Attribué à Vitaldi Babani, manteau du soir, vers 1912

Velours de soie vert imprimé or, bouton en verre
© Julien Vidal/Galliera/Roger-Viollet

Ce manteau attribué à Vitaldi Babani est fortement imprégné du style de Mariano Fortuny. C'est par l'impression et non par le tissage que ce dernier restitue l'éclat et la somptuosité des textiles anciens façonnés dont il conserve une importante collection. La symétrie de la composition, les motifs végétaux et floraux sont influencés par la Renaissance. Le vert du velours de soie est ici rehaussé par le rouge de la doublure tandis qu'un bouton en verre de Murano introduit une discrète touche de fantaisie.

9

9 Attribué à Vitaldi Babani, robe de jour, vers 1925

Satin de soie noir, broderies de fils de soie ivoire et verts et de fils métalliques or, applications de fils métalliques or
© Julien Vidal/Galliera/Roger-Viollet

Les motifs végétaux soulignés de frises géométriques, inspirés de la céramique crétoise de Camarès, reprennent en broderie les motifs peints d'une robe d'intérieur de Vitaldi Babani datée vers 1912. Ils témoignent de la constante prédilection de la comtesse Greffulhe pour ce type de décor.

10

11

12

GRANDE GALERIE

« Elle arrivait avec l'élégante vivacité, en même temps que la délicate majesté d'une gazelle, qui aurait rencontré une pièce de velours noir et qui la traînerait après soi, avec une grâce infinie ». – Robert de Montesquiou, *La Divine comtesse*.
À la fin du XIXe siècle et jusqu'en 1914, les robes de cérémonie, de bal ou de soirée de la comtesse sont trempées dans le noir tragique. Les pièces d'archives du trousseau de 1878 mentionnent déjà des vêtements à la tonalité sombre. Le noir, couleur du deuil, dont l'usage est codifié dans les manuels de savoir-vivre du XIXe siècle. Dans les années 1920 et 1930, les modèles multiplient ce noir envahissant à une période où la comtesse est âgée de plus de soixante ans. Noir de ses prestigieuses robes du soir sculptant son irréprochable silhouette. Jusqu'à cet article paru dans la presse en 1943 rendant un bel hommage à son inaltérable élégance : « La comtesse Greffulhe gainée de satin noir, rallume les fastes de la duchesse de Guermantes [...] elle est aussi flexible et fuselée que l'écriture de celui qui la prit pour modèle.» *Carrefour*, 23 juillet 1943.
La comtesse Greffulhe conserve pour le jour et pour le soir le goût des modèles toujours singuliers. En témoignent cette robe du soir de Jeanne Lanvin aux manches ouvragées telle une vannerie de taffetas, comme cet ensemble du soir bicolore noir et ivoire de Nina Ricci. Un manteau de Jeanne Lanvin entièrement pavé d'un motif de briques de satin noir fait du vêtement de haute couture un manifeste surréaliste... Les sœurs Callot, Redfern, Philippe et Gaston, Jenny, Louiseboulanger, Maggy Rouff, Caroline Reboux griffent d'autres éléments de la garde-robe de la comtesse, cliente exigeante et directive à une époque où règne l'industrie d'excellence de la haute couture.

10 Beauchez, robe du soir à transformation et à deux corsages, vers 1900

Velours de soie bleu nuit et marron, dentelle mécanique,
mousseline de soie et tulle écrus, broderies de perles et paillettes
© Julien Vidal/Galliera/Roger-Viollet

11 Jenny, robe de grand soir, vers 1924-1925

Satin de soie ivoire, mousseline de soie couleur chair,
broderies de strass et de tubes argentés
© Julien Vidal/Galliera/Roger-Viollet

12 Ensemble du soir (non griffé), vers 1925

Boléro : lamé or et vert, dentelle métallique dorée.
Robe : dentelle métallique or et argent, tulle de soie beige
brodé de filés métalliques or
© Julien Vidal/Galliera/Roger-Viollet

La découverte de la tombe de Toutankhamon en 1922 vient relancer l'engouement pour l'Egypte ancienne. La géométrie et l'aspect graphique des hiéroglyphes détachés ici sur la dentelle métallique, s'inscrivent dans le vocabulaire Art déco.

13

13 Manteau du soir (non griffé), vers 1925

Lamé argent entièrement brodé de perles, tubes et paillettes bleus et or
© R.Briant et L.Degrâces/Galliera/Roger-Viollet

La mode des années 20 voit triompher l'ethnographie et l'exotisme influençant aussi bien la création vestimentaire, les décors et les textiles, que la dénomination des modèles. L'inspiration chinoise est omniprésente. Les motifs traditionnels, végétaux, nuages et pagodes, parfois très stylisés, déploient leurs broderies jusqu'à faire d'un vêtement un paysage.

14 Jeanne Lanvin, manteau de jour, 1936

Satin de soie noir, applications en drap de laine noir, boutons en coroso noir et métal doré, brides en passementerie noire, fourrure
© Julien Vidal/Galliera/Roger-Viollet

Ce manteau de Jeanne Lanvin entièrement pavé d'un motif de briques de satin noir fait du vêtement de haute couture un manifeste surréaliste qui témoigne du goût effronté de la comtesse.

14

15 Nina Ricci, ensemble du soir, vers 1937

Robe : crêpe ivoire et noir, plumes d'autruche
Boléro : crêpe noir, plumes d'autruche
© Julien Vidal/Galliera/Roger-Viollet

15

PETITE GALERIE EST

L'attention que voue la comtesse Greffulhe à sa parure se manifeste aussi dans les accessoires : éventails, chapeaux, gants, chaussures… Dans un feuillet intitulé « Voyage 1900 » issu de ses archives manuscrites, la comtesse Greffulhe prend soin de détailler une liste d'accessoires qui lui est indispensable :
« Grand chapeau nécessaire – léger auréolesque – cheval de combat voiles d'été – les choisir avant départ – clairs – les trop opaques asphyxient quand ils sont en soie en avoir de 9 épaisseurs différentes clairs – un plus plus épais – épais on le met ainsi 4 centimètres piqués avec épingle anglaise d'un seul coup. On épingle d'abord le bas au cou, puis au milieu de la tête, puis sur le chapeau ; emporter 5 mètres de chaque roulés sur un rouleau (on les plie toujours c'est affreux) ; il faut 2 chapeaux noirs 1 bleu marine, 1 blanc crème, 1 fantaisie, 1 toque de voyage, elle ajoute plus loin sur une liste annexe : voyage ; blouse fermant devant, corset caoutchouc ceinture s'attachant avec boucle. Papier de soie, col étoffe avec agrafes, bottines lacées.»

Plusieurs vêtements extraits du vestiaire du comte, certaines robes portées par leur fille Elaine, mais aussi plusieurs livrées de domestiques figurent également dans la collection. Ils permettent de mieux illustrer le rang social des Greffulhe.

16

16 **Éventail pliant (non griffée), 1878**
Plumes d'autruche frisées et chinées blanches et marron, monture, rivure et bélière en écaille brune, panache orné d'une couronne ducale en argent ornée de diamants, rubis et émeraudes
© Julien Vidal/Galliera/Roger-Viollet

Éventail offert à Élisabeth de Caraman-Chimay, lors de son mariage avec le vicomte Henry Greffulhe le 25 septembre 1878, par le comte et la comtesse de Montesquiou-Fezensac.

17

17 **Lagel-Meier, Paire d'escarpins décolletés, vers 1905**
Velours ciselé rouge
© Galliera/Roger-Viollet

« Mme de Guermantes s'avança décidément vers la voiture […] et relevant sa jupe rouge elle posa son pied sur le marchepied. Elle allait entrer en voiture, quand, voyant ce pied, le duc s'écria d'une voix terrible : "Oriane, qu'est-ce que vous alliez faire, malheureuse. Vous avez gardé vos souliers noirs ! Avec une toilette rouge ! Remontez vite mettre vos souliers rouges, ou bien, dit-il au valet de pied, dîtes tout de suite à la femme de chambre de Mme la duchesse de descendre des souliers rouges." » Marcel Proust, *Le Côté de Guermantes*.

18

18 **Caroline Reboux, Paire de gants longs du soir, années 1930**
Satin de soie noir
© Julien Vidal/Galliera/Roger-Viollet

Page précédente :
Otto (Otto Wegener, dit), *Portrait d'Élisabeth Greffulhe en robe du soir et cape doublée d'agneau de Mongolie*, vers 1886-1887
Papier albuminé
© Otto/Galliera/Roger-Viollet

PETITE GALERIE OUEST

C'est avec Paul Nadar, fils de Félix Nadar, que la comtesse s'initie à la photographie dès 1883, développant une pratique amateur, répandue dans les milieux aristocratiques de la fin du XIXe siècle, au même titre que la musique ou le dessin. Outre l'amitié qui la lie à Paul, le choix de l'atelier Nadar pour faire réaliser la plupart de ses portraits, est élitiste; une référence à la clientèle artiste et bohème des années 1850 de Nadar père. La comtesse Greffulhe vient y poser régulièrement entre 1883 et 1901. Elle confie également son image à un photographe nouvellement installé à Paris, Otto Wegener, d'origine suédoise, qui ouvre son atelier place de la Madeleine en 1883 et attire une clientèle élégante issue de la haute société.
La photographie accompagne sa transformation en jeune femme charismatique, et, en studio, immortalise ses passages fugitifs dans les soirées mondaines. Dans le contrôle de son apparence, elle met en valeur son port de tête, sa silhouette, sa taille extrêmement fine.
Elle réserve la diffusion de ses portraits à quelques proches et les suspend au mur de ses différentes demeures pour mieux célébrer le culte d'elle-même. Car plus que la peinture, la photographie cristallise son pouvoir de séduction et son narcissisme. N'écrit-elle pas : « Miroir [...] que mon regard soit tel qu'un rideau, que j'abaisserai sur ta glace, afin d'y enfermer à jamais les plus chers trésors de mon être, ainsi, devenue immortelle! »

19

19 **Worth, robe de garden-party, 1894**
Mousseline crêpée de soie rose, taffetas de soie imprimé à motifs de fleurs d'orchidées
© Julien Vidal/Galliera/Roger-Viollet

Par sa couleur rose-mauve et son aspect vaporeux, cette robe est caractéristique du goût de la comtesse Greffulhe. Elle l'a portée le 30 mai 1894 lors d'une fête en plein air organisée par son oncle Robert de Montesquiou dans sa demeure versaillaise. Le Tout-Paris mondain et littéraire s'y était pressé pour écouter Sarah Bernhardt, Julia Bartet et Suzanne Reichenberg réciter des poèmes de Chénier, Verlaine, Hérédia et, bien entendu, de Montesquiou. Quant à Marcel Proust, fasciné, il avait obtenu une invitation et a décrit la fête dans un article publié sous le pseudonyme de « Tout-Paris » dans *Le Gaulois* : « Mme la comtesse Greffulhe, délicieusement habillée : la robe est de soie lilas rosé, semée d'orchidées, et recouverte de mousseline de soie de même nuance, le chapeau fleuri d'orchidées et tout entouré de gaze lilas. »

Photographie de Paul Nadar,
La comtesse Greffulhe portant la « Robe aux lys », vers 1896
© Nadar/Galliera/Roger-Viollet

SALLE CARRÉE

Comme il le fit pour bon nombre des personnes qu'il admirait, Marcel Proust a longtemps cherché à obtenir la photographie de la comtesse Greffulhe. À la veille de sa mort, il renouvelle une dernière fois sa quête : « Je suis trop malade pour vous écrire plus longuement mais je me permets de vous rappeler ma demande d'une photographie (fût-ce du portrait de Laszlo). Pour me la refuser jadis, vous aviez allégué une bien mauvaise raison, à savoir que la photographie immobilise et arrête la beauté de la femme. Mais n'est-il pas précisément beau d'immobiliser, c'est à dire d'éterniser un moment radieux. C'est l'effigie d'une éternelle jeunesse ; j'ajoute qu'une photographie vue jadis chez Robert de Montesquiou me paraît plus belle que celle du portrait de Laszlo. »
Dans l'image tant convoitée, la comtesse Greffulhe est vêtue d'une exceptionnelle robe du soir de Worth en velours noir et applications en forme de lys. Le lys est devenu l'emblème d'Élisabeth depuis le poème à elle dédié par Robert de Montesquiou : « Comme un beau lys d'argent aux yeux de pistils noirs.
Ainsi vous fleurissez profonde et liliale [...]».

20

20 **Worth, robe du soir dite « Robe aux lys », vers 1896**
(Griffe disparue, robe remaniée ultérieurement)
Velours noir, applications de soie ivoire en forme de lys rebrodées de perles et de paillettes métalliques
© L. Degrâces et Ph. Joffre/Galliera/Roger-Viollet

Réalisée par son couturier attitré Worth, cette robe est avant tout une « création » de la comtesse Greffulhe. Elle présente une coupe « princesse », sans couture à la taille, inhabituelle pour l'époque, mettant en valeur la minceur de celle qui la portait. La berthe, sorte de col, qui pouvait se replier en ailes de chauve-souris constitue une allusion à l'animal tutélaire de son oncle Robert de Montesquiou, tandis que le motif de fleurs de lys fait référence au poème que ce dernier avait composé en l'honneur de la comtesse.

© Aurore de La Morinerie

CATALOGUE

La Mode retrouvée. Les robes trésors de la comtesse Greffulhe
Catalogue de l'exposition
Sous la direction d'Olivier Saillard
Auteurs : Olivier Saillard, Claude Arnaud, Laure Hillerin, Sylvie Lécallier, Valérie Steele, Alexandra Bosc, Sylvie Roy
Relié, 160 pages, 75 illustrations couleur
Éditions Paris Musées
Prix : 37 €

Pour la première fois, le Palais Galliera expose la garde-robe exceptionnelle de la comtesse Greffulhe (1860-1952). De la fin du Second Empire aux Années folles, son influence s'étend sur le Tout-Paris, artistique, scientifique ou politique. Qu'il s'agisse d'aider Wagner ou les Ballets russes à se produire, de soutenir les recherches de Marie Curie ou d'Édouard Branly ou de défendre le capitaine Dreyfus et le Front populaire, la comtesse Greffulhe est une redoutable femme d'affaires, doublée d'une mécène passionnée.
La comtesse Greffulhe est également admirée pour sa grande beauté, sa silhouette élancée et son élégance excentrique. Celle qui inspira à Marcel Proust le personnage de la duchesse de Guermantes dans *À la recherche du temps perdu* met en scène ses apparitions, sachant se faire rare, fascinante dans ses envolées de tulle, de gaze, de mousseline et de plumes.
Enrichi d'essais inédits, cet ouvrage présente une cinquantaine de manteaux, tenues d'intérieur, robes de jour et du soir, griffés Worth, Fortuny, Babani ou Lanvin, accompagnés d'accessoires, de portraits et de nombreuses photographies… Autant d'invitations à la mode retrouvée, à la rencontre de cette femme d'esprit à l'allure incomparable.

Les éditions Paris Musées

Paris Musées est un éditeur de livres d'art qui publie chaque année une trentaine d'ouvrages – catalogues d'expositions, guides des collections, petits journaux –, autant de beaux livres à la mesure des richesses des musées de la Ville de Paris et de la diversité des expositions temporaires.
www.parismusees.paris.fr

EXTRAITS DU CATALOGUE

« Elle n'a pas suivi les modes, elle était faite pour les créer ».

Alexandra Bosc

À la lecture des nombreuses chroniques mondaines qui émaillent les journaux de la Belle Époque, le nom d'Élisabeth de Caraman-Chimay, comtesse Greffulhe, apparaît comme un *leitmotiv*. Elle occupe, par sa prestance et son élégance hors du commun, une place à part dans l'esprit de ses contemporains. Baudelaire a proclamé dans un texte célèbre l'importance de cette « totalité indivisible » que forment la femme et sa toilette ; le romancier et journaliste Albert Flament ne dit pas autre chose lorsqu'il évoque, au sujet de celle qui nous intéresse ici, « [...] une robe qu'on ne saurait décrire, parce chez elle l'attitude empêche de jamais savoir comment est la robe [...] ». Dès lors, parler de la garde-robe de la comtesse Greffulhe, ce n'est pas se limiter simplement aux goûts d'une élégante en matière de mode, c'est, bien au contraire, toucher à la personnalité même de cette femme. C'est se demander : qui était Élisabeth ?

Très vite, dès les années qui ont suivi son mariage en 1878, la jeune vicomtesse a su prendre rang parmi les « maréchales de la mode » qui règnent sur la bonne société parisienne. En 1891, *Le Figaro* dresse son portrait. On apprend ainsi qu'elle est « belle et jolie ; très élégante. [...] A mis à la mode les coiffures hautes, "les petits Greffulhe", comme on dit dans un certain monde. A le sourire le plus étincelant de Paris »[...].

« Unique », « incomparable », « souveraine incontestée »... On retrouve ces qualificatifs sous la plume de ses contemporains. Son jeune oncle Robert de Montesquiou ira même jusqu'à voir en elle une « beauté historique » – au sens de « monument historique » – dont il imagine qu'il attirera les touristes de l'avenir. Marcel Proust, dont on sait la fascination qu'il éprouva pour la belle comtesse, a d'ailleurs noté à son sujet : « Elle est difficile à juger, sans doute parce que juger c'est comparer, et qu'aucun élément n'entre en elle qu'on ait pu voir chez aucune autre ni même nulle part ailleurs ». Ses toilettes sont un des éléments, et non des moindres, qui lui ont permis de se singulariser. D'ailleurs, dès 1882, une journaliste remarquait à son propos : « [...] ce qu'elle hait, c'est la banalité. Originale en toute chose, une pointe d'excentricité marque parfois ses ajustements, ses façons, ses idées même. Ses toilettes, inventées pour elle ou par elle, ne doivent ressembler à aucune. Elle les préfère bizarres plutôt que semblables à d'autres. » Elle est consciente de l'aura que lui confèrent ses tenues. Dans un texte manuscrit resté inédit, où elle se met en scène sous les traits de « la femme qui donne la mode », elle écrit : « Elle s'occupe de la mode pour ne pas la suivre, l'ayant donnée. [...] Elle surprend, elle étonne comme une fleur rare. Les yeux et les cœurs, l'amour et la haine volent à elle, l'unique, la non pareille. » Cette volonté de ne pas « s'habiller comme tout le monde » va à l'encontre du souhait de son mari tout comme des préceptes traditionnels de la bonne société.

Pourtant, ces choix personnels correspondent aussi à un idéal contemporain, de plus en plus vanté par les journaux de mode. En 1900, craignant l'uniformisation démocratique des modes, les arbitres de l'élégance prônent ainsi « plus de personnalité, plus d'originalité individuelle et de cachet distinctif, ce qui est la véritable aristocratie du goût ». D'ailleurs, les choix de la comtesse font parfois tiquer les béotiennes, comme lors de la séance de réception d'Edmond Rostand à l'Académie en juin 1903, où elle fait « une entrée sensationnelle ; le fameux grand chapeau dont on n'a jamais pu savoir la modiste [...]. Les femmes qui ne la connaissent pas chuchotent, celles qui n'ont que peu de sentiment artistique s'effarent de ce chapeau planté sur la nuque et qui fait la roue sur la tête ». Mais on imagine aisément que les *happy few*, elles, admirent.

Si les tenues de la comtesse Greffulhe ne sont que très rarement reproduites dans la presse de mode, elles sont par contre régulièrement décrites avec minutie dans les chroniques mondaines. Par contre ses fournisseurs ne sont à peu près jamais mentionnés. Toutefois, les noms de Morin et Blossier et de Félix apparaissent dans les années 1880-1890, mais pour les périodes ultérieures, il faut étudier les éléments de sa garde-robe préservés au Palais Galliera. Les comptes du trousseau, en 1878, citent Félix, Soinard et Laferrière, ainsi que Hellstern pour les chaussures. Il semble que la comtesse ait été fidèle à ces premiers fournisseurs, puisque, parmi les pièces conservées, on retrouve une robe griffée Soinard et une autre de Félix. Mais la plupart des tenues datant

de la Belle Époque sont signées de la maison Worth. Quant à celles des années 1910 aux années 1930, elles portent les griffes de Babani, Fortuny, Callot, Jenny ou encore Lanvin.

Élisabeth était très liée à son oncle Robert de Montesquiou. Ce dernier a voué son existence à la recherche du beau et de l'émotion esthétique. Conformément à l'idéal du dandysme baudelairien, Montesquiou refuse d'être « confondu avec la masse, l'odieuse unificatrice de toutes les sensations », et l'originalité de ses vêtements manifeste cette volonté. Dans les premiers temps, le comte a aidé sa nièce à faire ses choix chez les couturiers, mais très vite Élisabeth a su se singulariser : refusant les modèles que lui présentent ses fournisseurs, elle préfère leur faire exécuter ses propres idées. Ces « combinaisons parfois un peu abracadabrantes » étaient spectaculaires, comme le relate son oncle. Ce trait se retrouve d'ailleurs dans les pièces conservées au Palais Galliera, qu'il s'agisse du collet formé de languettes brodées – lequel devait transformer la comtesse en une fleur vivante – ou de manteaux du soir très ouvragés, sans mentionner bien sûr les chefs-d'œuvre de Worth : la robe aux lys, la robe d'intérieur en velours ciselé, la cape russe et la robe byzantine. Si toutes ces tenues proclament par la magnificence de leur décor le caractère unique de celle qui les a portées, d'autres présentent une subtilité dans leur ornementation qui force le respect : ainsi la robe à transformation portant la griffe de Beauchez est constituée de délicates incrustations de velours dont les teintes bleu nuit et marron glacé se mêlent et se révèlent suivant l'éclairage ; et la robe de garden-party de Worth, portée chez Montesquiou le 30 mai 1894, voile de délicats motifs d'orchidées sous une mousseline de même ton. Au sujet de cette dernière pièce, on peut se demander si le motif du tissu n'a pas été composé par la comtesse elle-même, puisqu'un an plus tard elle exposait, telle une œuvre d'art, une robe dont elle a peint à même le tissu. D'ailleurs, quelques croquis de robes sont conservés dans les archives, mais l'« album unique » rassemblant ses « costumes les plus réussis » que mentionne un de ses biographes semble avoir disparu, s'il a jamais existé.

D'une manière générale, la comtesse Greffulhe se distinguait de ses contemporaines par un style véritablement personnel, mêlant tenues spectaculaires et inventions de mode. Ainsi, beaucoup ont noté sa manière inédite de porter un long rang de perles qu'elle maniait comme un ruban, le faisant descendre de façon inattendue dans son dos jusqu'à la taille. De même, elle semble avoir favorisé certaines couleurs, comme le vert intense que l'on retrouve dans les pièces de sa garde-robe et que son oncle a lui aussi noté. Les tonalités rose-mauve, autre constante, marquent les observateurs qui saluent régulièrement la comtesse, « toute rose, toute vaporeuse » : elle semble avoir favorisé ce coloris dès le début des années 1880 pour l'abandonner vers 1902-1903, au moment où sa fille Élaine fait ses débuts dans le monde. La tenue conservée au Palais Galliera qu'elle a portée lors de la célèbre fête donnée par Robert de Montesquiou à Versailles le 30 mai 1894 semble symptomatique de ce goût si personnel : « Elle était déguisée en cattleya, toute couverte du ton de cette mauve orchidée, d'une nuance peu seyante, mais qu'elle aimait ; pour tourner la difficulté, elle avait enveloppé son visage d'un voile du même ton, au travers duquel ses yeux brillaient doucement, comme deux lucioles noires. » Ce voile est une autre touche propre à la comtesse, et une chroniqueuse nous apprend que « c'est à elle que nous devons l'idée de ces enroulements de tulle dont les femmes s'enveloppent à l'Opéra ou dans les dîners ». Enfin, on remarquera que, autour de 1900, Élisabeth a régulièrement commandé des robes « princesse », non coupées à la taille – ce qui était contraire à la mode dominante de la période. Ce choix lui permettait de mettre en valeur la finesse de sa taille tout en singularisant sa silhouette. Car, en fin de compte, la comtesse Greffulhe ne suit la mode que de loin ; elle préfère imposer un style, une personnalité, à la manière de l'« individualité vestimentaire » de Mme Swann.

La comtesse est très consciente de l'admiration qu'elle suscite auprès de tous ceux qu'elle croise. Elle écrit à ce propos : « Je ne crois pas qu'il y ait au monde une jouissance comparable à celle de la femme qui se sent, ainsi, l'objet de tous les regards [...] ». Ses vêtements sont la clef de voûte d'une tactique, d'une stratégie longuement méditée. N'a-t-elle pas pour devise : « Toujours voir la personne en se disant : je veux qu'elle emporte le souvenir d'un prestige à nul autre pareil » ? Telle une comédienne en représentation, elle ne cesse de se mettre en scène : ce qui compte à ses yeux, c'est l'image que son « public » va retenir d'elle. Ainsi, elle choisit souvent dans ses photographies de se faire portraiturer de dos, pour montrer sa taille ; dans les soirées, elle ne fait que de brèves apparitions, pour se faire désirer et être le centre principal de l'attention ; ses toilettes, quant à elles, lui permettent d'être le point focal de l'événement. Ce fut le cas en 1889, lors du mariage de son frère Pierre, où « elle réalisa, dans la cathédrale, une entrée médiévale, toute vêtue d'un drap d'or, qui nuisit aux dalmatiques des acolytes, et aux chasubles des officiants ». Mais surtout, lors du mariage d'Élaine, le 14 novembre 1904 à la Madeleine, la comtesse réitéra cette prouesse d'une manière restée célèbre : arrivée avant la mariée, par un « hasard » qu'on a un peu « aidé », Élisabeth s'est « exposée aux regards » dans une étincelante robe byzantine de Worth.

Il est clair que les toilettes de la comtesse, du moins certaines d'entre elles, deviennent entre ses mains de

véritables instruments concourant à son prestige. La cape russe de Worth occupe une place à part dans sa garde-robe : cette pièce prestigieuse – lui permet, vers 1896, de se mettre en scène dans une photographie qui la fait ressembler à une madone. Huit ans plus tard, l'ayant faite modifier, elle fit sensation « avec son grand manteau russe, d'étoffe d'or, rapporté du Turkestan » lors d'une soirée en aide aux blessés russes. De même, la robe aux lys de Worth, dans laquelle elle s'est également fait photographier constitue un manifeste de son goût hors du commun : ses motifs de lys, fort à la mode au tournant du siècle, sont une allusion que seuls les *happy few* peuvent saisir à un vers composé à sa gloire par Robert de Montesquiou, tandis que la berthe qui pouvait se replier en ailes de chauve-souris constitue également une référence à l'animal tutélaire de son oncle. On pourrait qualifier cette robe de « programmatique », en ce qu'elle annonce au monde que la comtesse est non seulement une femme suprêmement élégante, mais aussi une esthète et une femme d'esprit.

En cela, elle utilise véritablement ses vêtements comme le font les dandys – n'oublions pas que Robert de Montesquiou est son oncle et qu'il l'admirait tout particulièrement. Il est probable que, tout comme les dandys, la comtesse Greffulhe attachait une valeur métaphysique à son élégance, voyant dans ce « culte de soi-même » la manifestation de son être profond, elle qui avait « le besoin ardent de se faire une originalité ». Charles Baudelaire, *Le Peintre de la vie moderne*, 1863

Trajectoire d'une étoile oubliée

Laure Hillerin, Auteur de *La comtesse Greffulhe – L'ombre des Guermantes*, Flammarion, 2014

« Elle a vécu sa vie, mais peut-être seul, je l'ai rêvée. »
– Marcel Proust, *Les Plaisirs et les Jours*

Des origines légendaires

Élisabeth de Riquet de Caraman-Chimay est née en 1860, sous le Second Empire. Cette série de patronymes évoque une histoire familiale haute en couleurs. Par son père Joseph, prince de Caraman-Chimay et futur dix-huitième prince de Chimay, Élisabeth descend d'une grande famille de bâtisseurs et de guerriers, d'une dynastie de seigneurs du Saint-Empire remontant au XIe siècle – mécènes, musiciens et mélomanes. Du côté de sa mère, Marie de Montesquiou-Fezensac, cousine germaine de Robert de Montesquiou, on remonte jusqu'aux Mérovingiens, par les ducs d'Aquitaine.

Mais dans sa famille paternelle, ce sont des ancêtres plus récents qui fascinent ses contemporains : son arrière-grand-père a épousé Terezia Cabarrus, Mme Tallien, et leur fils aîné Joseph, Émilie de Pellapra, qui ne serait autre que la fille naturelle de Napoléon Ier. Élisabeth descend donc en ligne directe de « Notre-Dame-de-Thermidor » et – par la main gauche – de l'Aigle en personne.

Ces deux familles sont aussi prestigieuses que désargentées. Car, si les Chimay ont en Belgique une position quasi souveraine, leur fortune n'est plus qu'un souvenir. Élisabeth est la deuxième de six enfants ; ses parents ont beaucoup voyagé, au rythme des nominations du *pater familias*, diplomate à la légation de Belgique. Après Paris, Rome, Saint-Pétersbourg, Berne, ils ont atterri à Mons, où le prince de Caraman-Chimay, qui doit faire vivre une nombreuse progéniture et entretenir le gigantesque château familial, a accepté avec gratitude le poste de gouverneur du Hainaut. Pour leurs séjours à Paris, les Chimay possèdent encore quai Malaquais le vieil hôtel de Bouillon hérité d'Émilie de Pellapra, dont ils louent le premier étage à la famille Singer.

Un mariage « idéal » ?

Marie de Montesquiou est artiste dans l'âme et musicienne de grand talent : elle a étudié le piano avec Camille O'Meara, l'élève préférée de Chopin, puis avec Clara Schumann, et s'est liée d'amitié avec Liszt, avec qui elle a joué en concert lors de son séjour à Rome. Les Chimay se soucient peu de mondanités, mais vivent avec leurs enfants une vraie vie de famille, chaleureuse et gaie, tout entière vouée à la musique et à la culture. Chacun d'entre eux joue d'un instrument – le piano pour Élisabeth. Marie croit à la supériorité de l'esprit sur la matière, et élève elle-même ses enfants, dans une vraie spiritualité.

Élisabeth reçoit donc une éducation très inhabituelle pour son époque et son milieu, où l'on juge qu'une jeune fille bien née doit limiter ses études aux arts d'agrément, sous peine de passer pour un bas-bleu. Elle lit beaucoup, et a même passé son brevet d'institutrice. Mais elle ne possède, comme le déplore sa mère, « que ses beaux yeux pour se marier ». Il s'agit donc de lui dénicher un riche époux.

Un séjour à Paris, et ce sera chose faite : après deux entrevues, la jeune fille fait la conquête du vicomte Henry Greffulhe, un richissime héritier de vingt-neuf ans convoité par toutes les mères du « gratin » parisien. La famille Greffulhe, de souche cévenole protestante convertie au catholicisme, est relativement récente, mais elle a contracté d'excellentes alliances. Surtout, les Greffulhe ont fait fortune dans la banque : Outre le domaine de Bois-Boudran — un château et des milliers d'hectares en Seine-et-Marne, Henry héritera des colossales fortunes mobilières et immobilières additionnées de son père et de son oncle. Peu lui importe, donc, la maigre dot de sa fiancée. Ce qu'il « acquiert », ce sont ses origines prestigieuses et sa grande beauté : une silhouette élancée, une lourde chevelure auburn, l'éclat mat et déjà fascinant de ses yeux noirs. « Fine comme l'ambre, plus intelligente que fine, de vrais yeux de génie, éclatants et profonds, avec un rire de bergère », si l'on en croit la description d'Octave Feuillet.

« Greffulhe l'a demandée en mariage parce qu'elle était jolie fille de prince, et d'une famille honorable – il ne pouvait deviner les qualités d'esprit et d'intelligence que cachaient son modeste maintien de jeune fille. Elle a dit oui parce qu'il était bien fait pour plaire, et que toutes les mères avaient les yeux fixés sur un aussi gros sac », note abruptement son ami Henri de Breteuil.

Ce « mariage idéal », célébré le 25 septembre 1878 à l'église Saint-Germain-des-Prés, se révèlera très vite un fiasco sur le plan personnel. Après une brève lune de miel, Henry enterre sa jeune épouse dans le triste château familial et retourne à ses passions : les femmes et la chasse. Élisabeth n'a que dix-huit ans, et ne tarde pas à réaliser qu'elle est engagée dans un piège mortifère, condamnée à vivre auprès d'un homme égocentrique et irascible qui la considère comme la plus belle jument de son écurie. Entre le château de Bois-Boudran « qui ressemble à une caserne » où l'on séjourne de septembre jusqu'au printemps pour chasser à courre et à tir, et les quatre hôtels de l'îlot d'Astorg, surnommé « le Vatican », où les Greffulhe vivent quasiment en phalanstère, elle étouffe dans l'atmosphère pesante d'une famille tentaculaire où l'on conjugue piété et matérialisme, sous la férule de « BM », la belle-mère toute-puissante.

On attend d'elle un héritier qui perpétuera le nom. Elle donne naissance à une fille, Élaine, qui sera son unique enfant. La mort de sa mère, sa chère « Mimi », le jour de Noël 1884, lui fait toucher le fond du désespoir. Les lettres quotidiennes qu'elles échangeaient étaient sa bouffée d'oxygène. Avec Marie, elle perd son âme sœur, sa confidente, son guide spirituel. Elle se retrouve très seule, « cygne parmi les canards », dans une famille étrangère.

La conquête de la liberté

À la fin de l'hiver, la « saison » parisienne vient mettre un terme à cette réclusion. D'une jalousie à la mesure de son infidélité, Henry est partagé entre le désir de cacher aux concupiscences masculines sa jeune et trop belle épouse, et celui de la faire admirer. Elle est une pièce maîtresse de son standing social : on n'enfouit pas une flatteuse œuvre d'art dans un coffre… Il est fier de l'exhiber à l'Opéra, au grand prix de Longchamp, aux célèbres bals costumés de la princesse de Sagan, ou dans le cercle des élus invités à séjourner au château d'Eu chez le comte de Paris et à Chantilly chez le duc d'Aumale. « On me fait une réputation de femme agréable et d'esprit, je me laisse faire un doigt de cour. Ayant un mari qui me lâche, j'en prends mon parti gaiement. Il n'y a qu'une chose à faire, c'est premièrement n'avoir l'air de rien aux yeux des autres, deuxièmement s'arranger une vie et des agréments à soi. Cela s'arrange d'autant mieux qu'il aime à me voir briller, pour qu'on dise qu'il n'a pas épousé une dinde », commente avec philosophie la jeune femme, que ses premiers succès n'aveuglent pas.

Élisabeth a très vite perçu l'admiration qu'elle suscite à chacune de ses rares apparitions dans le monde. Henry Greffulhe est généreux pour financer les toilettes qui flattent sa vanité, et Robert de Montesquiou, son jeune oncle de cinq ans son aîné, s'est improvisé son Pygmalion en la matière. Déjà, les chroniqueurs mondains la considèrent comme l'arbitre des élégances, et commentent à l'envie sa mise : « Par exemple, ce qu'elle hait, c'est la banalité. Originale en toutes choses, une pointe d'excentricité marque parfois ses ajustements, ses façons, ses idées mêmes. Ses toilettes, inventées pour elle ou par elle, ne doivent ressembler à aucune… » Déjà se dessinent les prémices de ce qui deviendra une véritable « stratégie du prestige ».

En cette fin de siècle, la place de la femme dans la société est encore régie pour l'essentiel par un Code civil hérité de Napoléon : au même titre que les enfants et les aliénés, elle est un être irresponsable, subordonnée à son mari qui gère seul ses biens – quand elle en a. Lire, écrire, jouer de la musique ou s'intéresser vraiment à l'art c'est, pour une femme, « poser » ou « perdre son temps » – péchés capitaux dans la famille Greffulhe, qui fait sienne cette définition des manuels de savoir-vivre : « La femme la plus estimable est celle dont on parle le moins, et la plus parfaite, celle dont on ne parle pas

du tout.» En-dehors des mondanités, les seules occupations admises pour les épouses de la haute société sont les bonnes œuvres.
Mais Élisabeth a hérité de sa mère un amour profond de la musique, un réel talent de peintre, et surtout une sincère aspiration à être utile à la société. C'est donc la cause de la charité qu'elle va astucieusement enfourcher pour échapper à sa prison dorée. Joignant l'utile à l'agréable, elle organise, avec la bénédiction de « BM » un grand concert au profit de la Société philanthropique, l'une des œuvres financées par la famille Greffulhe. *Le Messie* de Haendel, donné en juin 1889 au Trocadéro, fait salle comble et rapporte vingt-cinq mille francs de recette. La jeune femme découvre, à cette occasion, son talent pour ce que l'on ne nomme pas encore le métier d'entrepreneur de spectacles. Elle a trouvé sa voie.
Peu à peu, elle réussit à conquérir une relative indépendance. Son territoire de liberté, c'est Dieppe, ou Charles Greffulhe, son beau-père, a acheté pour elle une vaste villa sur la falaise de Pourville. Henry délaisse ce séjour où il s'ennuie loin de ses maîtresses et de ses terrains de chasse. Sa femme en profite pour y recevoir ses amis durant l'été – le prince Edmond de Polignac, homme délicieux et grand musicien, qu'elle mariera plus tard à la riche Winaretta Singer, Robert de Montesquiou, Gabriel Fauré, que Robert lui a présenté et qui n'est encore qu'un obscur organiste à la Madeleine. Parmi les habitués de la villa La Case, on compte une cohorte d'admirateurs pour la plupart amoureux d'elle, ainsi que de nombreux musiciens et peintres, qu'Henry surnomme avec mépris « les Japonais ». Dans cette villégiature à la mode, les convenances parisiennes sont assouplies : Élisabeth s'y promène à bicyclette avec le prince de Sagan, devise au clair de lune avec Lord Lytton, ambassadeur d'Angleterre à Paris, arpente la falaise en compagnie du futur président Paul Deschanel ou de Charles Ephrussi, grand collectionneur et propriétaire de la *Gazette des beaux-arts*. Sur la plage, où il y a foule pour assister à ses baignades, elle croise la duchesse de Chartres en corset et le duc en manches de chemise. Elle fréquente en voisine Mme Standish ou Mme Lemaire, s'adonne à l'aquarelle en plein air avec les peintres Jacques-Émile Blanche, Paul-César Helleu, Walter Sickert, Eugène Lami…

Au service de la musique et de la science

C'est en s'appuyant sur ce solide réseau d'amitiés artistiques que la comtesse Greffulhe va concevoir un projet plus ambitieux : créer la Société des grandes auditions musicales de France, dont l'objectif est de faire jouer dans leur intégralité les œuvres oubliées des compositeurs anciens, et de patronner les jeunes artistes contemporains. Les premières souscriptions sont lancées en avril 1890, relayées avec enthousiasme par *Le Figaro*, où la comtesse possède un appui dévoué en la personne de Gaston Calmette. Elle embarque dans l'aventure ses amis les plus chers – Polignac, Hottinguer – et les plus en vue, comme le prince de Sagan. Stratège et organisatrice de talent, elle met en place une structure très professionnelle, qui assure le sérieux de la direction artistique, de l'administration et du financement. « Symboliquement, elle fut la première à franchir les limites de son salon pour organiser des concerts publics, transgressant ainsi les règles qui exigeaient d'une femme de son rang qu'elle cantonnât ses activités au cadre de sa demeure », écrit la musicologue Myriam Chimènes.
Pendant plus de vingt ans, la présidente de la Société des grandes auditions jouera un rôle clé dans la vie musicale française. Elle entreprendra une croisade wagnérienne en montant *Tristan*, puis *Le Crépuscule des dieux*. Elle soutiendra activement Diaghilev pour le lancement des premiers concerts russes, puis des Ballets russes qui, chaque année jusqu'à la guerre de 1914, vont enchanter et bouleverser Paris. En association avec Gabriel Astruc, elle donnera les *Saisons italiennes*, fera venir Mahler pour diriger en personne la *Deuxième symphonie* et Richard Strauss pour *Salomé*. Elle organisera une série de festivals : Gounod, Berlioz, Beethoven, Mozart, Grieg… Elle fera découvrir au public français Schönberg, Edward Elgar ; elle participera aux chorégies d'Orange ; elle créera un concours international de musique pour promouvoir les jeunes compositeurs. Elle exhumera l'*Anacréon* de Rameau, patronnera Fauré, Saint-Saëns, le Quatuor Capet, Caruso, Chaliapine, Arthur Rubinstein, Isadora Duncan, et bien d'autres, parmi lesquels le jeune compositeur italien Roffredo Caetani, qui sera dix années durant son grand amour secret et – semble-t-il – platonique. Avec Raoul Gunsbourg, elle organisera des fêtes musicales auxquelles se pressera le Tout-Paris, dans les jardins de Versailles et de Bagatelle.
Au tournant du siècle, la comtesse Greffulhe règne sans partage sur la vie mondaine et artistique parisienne. Éclectique, elle s'intéresse à tout ce qui est nouveau, et déploie une activité inlassable au service des causes qui la passionnent.
C'est ainsi qu'elle permet à Marie Curie, après des années de lutte, de trouver le financement de l'Institut du radium, en suggérant à l'Institut Pasteur une idée aussi simple que géniale. L'Institut Pasteur était l'exécuteur testamentaire du financier et mécène Daniel Iffla, dit Osiris. Celui-ci, qui avait racheté la Malmaison et l'avait offerte à l'État, souhaitait que l'on attribue 400 000 francs aux Beaux-Arts, afin d'y créer un musée abritant ses collections. Amie de Pierre et Marie Curie, la comtesse Greffulhe suggère de réorienter plus utilement cette somme en l'affectant à la création de l'Institut du radium. Proposée

par l'entremise de son ami Denys Cochin, député de Paris, son idée sera retenue : le 15 décembre 1909, le conseil de l'Institut Pasteur décide de construire, à frais communs avec l'Université de Paris, l'Institut du radium, qui donnera naissance, en 1920, à la Fondation Curie puis, un demi-siècle plus tard, à l'Institut Curie.
De la même façon, sans elle, Édouard Branly aurait-il pu mener jusqu'au bout ses recherches sur la radioconduction, la télémécanique et la téléphonie sans fil ? Elle lui fait obtenir la moitié du prix Osiris, qu'il partage avec Pierre Curie, organise une démonstration publique de ses travaux au Trocadéro devant cinq mille personnes, puis une expérience de radiotransmission à Bois-Boudran, et obtient de ses amis ministres qu'il puisse conserver son laboratoire à l'Institut catholique, dont le bail devait être résilié après la loi de séparation de l'Église et de l'État.
« Quand on a une pensée comme la vôtre, on fait naître les circonstances qui doivent permettre la réalisation », écrivait-elle à Pierre Curie. Faire naître les circonstances, explorer toutes les solutions possibles… et ne jamais renoncer : c'est là le secret de la « méthode Greffulhe », dans tous les domaines.

« Le salon politique et diplomatique le plus brillant de tout Paris »
Ce génie de médiatrice, elle le déploie également en politique, avec une largeur d'esprit, un pragmatisme et un instinct qui la placent au-dessus des querelles politiciennes. Elle fait figure de reine officieuse pour recevoir avec faste les diplomates et les têtes couronnées d'Europe, à Paris ou lors des célèbres chasses de Bois-Boudran. Cette « reine *in partibus* de la IIIe République » est passionnée de politique. Elle n'hésite pas à mélanger dans son salon la fine fleur de l'aristocratie et les ministres ou députés radicaux et socialistes. Médiatrice dans l'âme, dreyfusarde, appelant de ses vœux le progrès social et l'égalité des droits pour les femmes, elle rêve de réconcilier les points de vue entre les grandes fractures qui divisent la France – catholicisme et laïcité, patriotisme et pacifisme, instauration de l'impôt sur le revenu… Ses salons sont un terrain neutre, discret et informel où l'on peut discuter sans s'affronter. Non sans résultat, si l'on en croit les souvenirs d'un contemporain : « La comtesse Greffulhe me montra, attenant à son salon, le petit cabinet où elle enferma le prince de Galles, futur Édouard VII, avec Delcassé et d'où sortit l'Entente cordiale. »
Du grand-duc Wladimir, frère préféré du tsar Alexandre III de Russie, jusqu'à Joseph Caillaux, Clemenceau ou Léon Blum, ses amitiés et admirations ne connaîtront ni frontières, ni étiquettes. L'éclectisme est la marque du salon Greffulhe, unique en son genre. Qualifié de « salon politique et diplomatique le plus brillant de tout Paris » par un ministre radical du gouvernement Clémenceau, il est sévèrement critiqué par le « gratin » qui reproche à la comtesse de recevoir «une société mêlée ». Plus violemment, il lui vaudra la haine de Léon Daudet, qui l'attaquera avec virulence dans la presse pour son dreyfusisme et ses amitiés avec les artistes juifs.
La Première Guerre mondiale marque l'écroulement d'une société dont la comtesse Greffulhe était la figure emblématique. Pour Élisabeth, elle est une nouvelle occasion de se jeter dans l'action. C'est à des projets beaucoup plus prosaïques – mais fort utiles – qu'elle applique désormais son instinct créateur, sa force de conviction et son talent d'organisatrice. Elle suit le gouvernement à Bordeaux, où elle s'occupe personnellement de dessiner et commander les nouveaux uniformes pour les poilus. De retour à Paris, elle crée l'Union pour la Belgique et les pays alliés et amis, administrant de nombreuses œuvres de guerre. Infatigable, elle organise concerts et cérémonies pour lever des fonds. « Elle met tout le monde en mouvement et obtient tout ce qu'elle veut, surtout l'impossible car en réalité il n'y a que cela qui la tente », admire sa sœur. Bref, sur la scène de « l'Arrière », elle tient plus que jamais la vedette.

Le vaisseau fantôme
1918 aura pour Élisabeth un goût amer : elle voit sa vie conjugale tourner au cauchemar, tandis que se déchaîne contre elle une violente campagne de presse de Léon Daudet, qui lui reproche son soutien à Joseph Caillaux, l'accusant d'être une pacifiste à la solde de l'Allemagne.
La paix enfin signée marque l'avènement d'un monde nouveau, auquel elle se sent étrangère. Les années folles dansent sur les décombres de la vieille Europe. Dans ce grand ballet, la comtesse Greffulhe est toujours fêtée, toujours recherchée, mais elle n'en est plus l'étoile. De plus en plus souvent recluse à la campagne, elle reconvertit son besoin d'action dans l'élevage de barzoïs, et introduit en France les courses de lévriers. Elle se replie sur les arts plastiques – le pastel, les miniatures et le vitrail.
La mort du comte Greffulhe, en 1932, lui réserve une nouvelle épreuve : un procès en succession intenté par la vieille maîtresse d'Henry, Mme de La Béraudière. L'audience publique, après trois ans de procédure, fait les choux gras de la presse, qui détaille à longueur de colonnes les misères conjugales de celle qu'ils ont surnommée « la femme la plus trompée de Paris ». La comtesse fait front avec panache. Elle continue à fréquenter les réceptions parisiennes, toujours élégante et chapeautée, avec cette façon inimitable d'adapter les modes passagères à son style personnel. Dans un monde où, peu à peu, s'effacent les singularités, elle persiste à rester « unique », auréolée de ses larges capelines, enveloppée dans les plis vagues de

ses longs vêtements noirs. Son salon, supplanté par celui des Beaumont, n'est plus le « premier ». Mais il est toujours une sorte d'académie internationale et éclectique du bon goût, de l'art et de l'intelligence, où, à côté de la « vieille garde », les étoiles montantes de la littérature et des arts, les pionniers des sciences et de l'industrie côtoient diplomates et souverains exotiques.

La comtesse Greffulhe a presque quatre-vingts ans quand survient la Seconde Guerre mondiale. Toujours à la barre du « vaisseau fantôme » de la rue d'Astorg, elle se replie dans de minuscules chambres de bonne, plus faciles à chauffer, et fait installer dans ses vastes salons une cabane en bois munie d'un radiateur électrique, où elle reçoit ses amis les plus chers, de l'abbé Mugnier à la reine des Belges. « Des amis m'écrivent qu'on vous voit dans le métro, toujours la plus belle [...] Vous êtes la seule à avoir prévu la catastrophe, l'humiliation de vos deux patries, Belgique et France, la seule femme de votre classe ayant la sincérité d'avouer que, privée de tout, vous ne regrettez pas votre splendeur », lui écrit Jacques-Émile Blanche.

En 1947, elle est l'invitée d'honneur d'une exposition consacrée par la Bibliothèque nationale à Marcel Proust. Les admirateurs de la *Recherche* et les premiers biographes de l'auteur lui rendent visite avec curiosité et déférence, cherchant à recueillir ses souvenirs. Mais, agacée d'avoir servi de modèle à la futile duchesse de Guermantes, elle prétend l'avoir à peine connu – mensonge qui sera pris pour argent comptant.

Elle s'éteindra en août 1952, à quatre-vingt-douze ans. Quelques mois avant sa mort, l'un de ses admirateurs la décrivait encore ainsi : « La comtesse Greffulhe, elle, dresse devant nos yeux stupéfaits une admirable silhouette de jeune femme, et si elle se penche dans son salon pour éclairer un de ses tableaux, son geste est d'une telle souplesse et d'une si incomparable grâce qu'on voudrait se mettre à genoux. »

REPÈRES BIOGRAPHIQUES

1860 : Élisabeth de Riquet de Caraman-Chimay nait le 11 juillet. Sa mère, Marie de Montesquiou, et son père, Prince Joseph de Chimay, diplomate à la légation de Belgique puis gouverneur du Hainaut, offrent à leurs six enfants une solide éducation musicale et littéraire avant-gardiste pour l'époque.
1878 : le riche mariage d'Élisabeth avec le vicomte Henri Greffulhe est célébré le 25 septembre. Le jeune couple vit dans les deux résidences principales appartenant aux Greffulhe : le château de Bois-Boudran en Seine-et-Marne et la rue d'Astorg à Paris. C'est dans cet hôtel qu'elle ouvrira un salon au cours des années 1890 où se côtoieront politiciens de tous bords mais aussi artistes et écrivains.
1882 : naissance le 19 mars d'Elaine, leur fille unique.
1884 : Marie de Montesquiou décède le 26 décembre.
1886 : par l'intermédiaire de son jeune oncle Robert de Montesquiou Élisabeth rencontre Gabriel Fauré qui lui dédiera sa pavane en 1888.
1889 : elle organise en juin son premier grand concert public au Trocadéro. *Le Messie* de Haendel permet de lever des fonds conséquents reversés à la Société Philanthropique.
1890 : elle fonde la Société des grandes auditions musicales de France destinée à promouvoir les œuvres peu connues des musiciens français. L'œuvre de Berlioz, *Bérénice et Bénédicte*, est jouée à l'Odéon l'année suivante.
1891 : le peintre Paul-César Helleu exécute une centaine d'esquisses de la comtesse.
1892 : le Prince de Chimay décède en avril.
1894 : elle rencontre Marcel Proust à une fête organisée par Robert de Montesquiou le 30 mai.
1896 : Paul Nadar photographie Élisabeth portant la robe aux Lys.
1899 : la comtesse Greffulhe prône l'innocence du capitaine Dreyfus et devient la cible des virulentes critiques des anti-dreyfusards et de la presse antisémite.
Elle promeut la création de *Tristan et Iseult* au Nouveau Théâtre avec les concerts Lamoureux. L'opéra de Wagner est un triomphe auprès du public parisien.
1902 : la comtesse attire un public mondain à la première du *Crépuscule des dieux* au théâtre du Château-d'Eau.
Elle rencontre Roffredo Caetani, jeune compositeur italien, dont elle fait jouer les œuvres, et avec lequel elle entretient une correspondance tout au long de sa vie.
1903 : protectrice des sciences, elle aide le savant Albert Branly, à maintenir ses recherches sur la radio-conduction et la télémécanique.
Elle rencontre Pierre et Marie Curie dont elle soutient les travaux sur la radioactivité et joue un rôle clé dans la création de l'Institut du Radium en 1909 (actuel Institut Curie).
1904 : le mariage d'Elaine Greffulhe avec le duc de Guiche est célébré à La Madeleine le 14 novembre ; la comtesse porte l'emblématique robe byzantine.
1906 : Élisabeth organise avec Robert de Montesquiou la première rétrospective du peintre Gustave Moreau. Cette même année, elle rencontre Serge Diaghilev au salon d'automne.
1907 : portrait d'Élisabeth par Philip Alexius de Lazlo.
1908 : présidente de la Société des grandes auditions musicales, elle est l'instigatrice d'une soirée mémorable dans le parc du Château de Versailles.
1909 : Diaghilev lance les ballets russes avec le soutien de la comtesse.
1914 : ambassadrice de l'art français, elle se rend à l'exposition de Londres, en compagnie d'Auguste Rodin.
1919 : initiée aux sciences occultes depuis son plus jeune âge, et d'une nature profondément mystique, la comtesse Greffulhe est à l'initiative de la fondation de l'Institut métapsychique. Elle s'intéressera quelques années plus tard aux médecines parallèles et aux méthodes de développement personnel.
1932 : Henri Greffulhe décède le 31 mars.
1947 : le 18 novembre, l'exposition Marcel Proust est inaugurée à la Bibliothèque Nationale, en présence de la comtesse.
1952 : la comtesse Greffulhe s'éteint le 21 août au bord du lac Léman.

Paul Nadar, 1886
Portrait de la comtesse Greffulhe et de sa fille Elaine
Collection Palais Galliera,
don de la duchesse de Gramont, 1994
© Nadar/Galliera/Roger-Viollet

ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

JEUNE PUBLIC

Le petit explorateur de mode, atelier 4/6 ans
Un jeu de piste organisé dans l'exposition permet aux enfants de découvrir la somptueuse garde-robe de la comtesse. Il est suivi d'une activité plastique.

Apprenti styliste : les costumes d'époque, atelier 7/13 ans
Inspirés par les robes qu'ils ont découvertes dans l'exposition, les apprentis stylistes imaginent de nouvelles tenues pour la comtesse : robes de jour, robe de bal, chapeaux…

Mon truc en plume, atelier 7/13 ans
Après la visite de l'exposition, les enfants réalisent une broche du plus bel effet pour agrémenter un vêtement, un sac ou un chapeau.

Le sautoir petite comtesse, atelier 8/12 ans (proposé aussi aux adultes et adolescents dès 13 ans)
Après la visite de l'exposition, les participants réalisent un sautoir tendance.

Les mitaines bijoux, atelier 13/16 ans
Inspiré de la garde-robe de la comtesse Greffulhe, cet atelier propose la confection de mitaines en feutre, à décorer de rubans, perles, paillettes, boutons…

[**Nouveauté**] **- Découvrez aussi les ateliers « festifs » du Palais Galliera !**
Sur réservation, à partir de la programmation des ateliers proposés autour de cette exposition :
- « **Mon anniversaire au musée** » : pour l'anniversaire de votre enfant, il est désormais possible de privatiser l'atelier de son choix.
- « **Un cadeau pour…** » : à certaines dates, nos ateliers proposent de réaliser un cadeau original à offrir à un proche pour Noël, la Saint-Valentin ou la Fête de Grand-Mère.

EN FAMILLE

Visite-contée, à partir de 5 ans
Inspirées par les goûts artistiques de la comtesse Greffulhe et son élégante garde-robe, les histoires de la conteuse du musée parlent de musique, de chant, de peinture et d'une robe trésor.
Visite-contée et atelier de calligramme, à partir de 7 ans
À l'issue de la visite, parents et enfants se livrent à un jeu d'écriture et de calligramme sur le thème des arts.

Visites guidées de l'exposition
Notre conférencière retrace l'histoire du musée et vous guide à travers l'exposition.
Certains samedis à 14h, sans réservation dans la limite de 20 personnes par visite

HANDICAP & CHAMP SOCIAL

Autour de cette exposition, le musée propose des activités adaptées aux personnes en situation de handicap : visites en langue des signes (LSF) pour les malentendants ou commentées par des « souffleurs d'images » pour les malvoyants, ateliers pour les personnes souffrant d'un handicap mental…

Des visites de l'exposition sont également dédiées aux publics éloignés des offres culturelles.

Renseignements et réservation :
. Activités Jeune public et en famille :
Marie-Jeanne Fuster, 01 56 52 86 21
. Activités Handicap et champ social :
Laure Bernard, 01 56 52 86 20

INFORMATIONS PRATIQUES

Palais Galliera
Musée de la Mode de la Ville de Paris
10, avenue Pierre-Ier-de-Serbie, 75116 Paris
Tél. 01 56 52 86 00
www.palaisgalliera.paris.fr

Accès :
Métro 9 Iéna ou Alma-Marceau
Rer c Pont de l'Alma
Bus 32, 42, 63, 72, 80, 82, 92
Vélib' 4, rue de Longchamp, 1, rue Bassano, 2, avenue Marceau
Autolib' 1, avenue Marceau, 33, avenue Pierre-1er-de-Serbie, 24, avenue d'Iéna

Horaires :
Du mardi au dimanche de 10h à 18h
Nocturne les jeudis jusqu'à 21h
Fermé les lundis et certains jours fériés
Fermeture des caisses 45 minutes avant la fermeture du musée

Tarifs :
Plein 8 €
Réduit 6 €
Gratuit moins de 18 ans

Le Palais Galliera vit au rythme de ses expositions exclusivement temporaires et ne propose pas de présentation permanente de ses collections.

Rejoignez-nous sur et

#ExpoGreffulhe - @PalaisGalliera

PARIS MUSÉES, ÉTABLISSEMENT PUBLIC DU RÉSEAU DES MUSÉES DE LA VILLE DE PARIS

Le Palais Galliera est un musée du réseau Paris Musées.

Réunis au sein de l'établissement public Paris Musées, les quatorze musées de la Ville de Paris rassemblent des collections exceptionnelles par leur diversité et leur qualité.
Pour ouvrir et partager ce formidable patrimoine, ils proposent aujourd'hui une politique d'accueil renouvelée, une tarification adaptée pour les expositions temporaires, et portent une attention particulière aux publics éloignés de l'offre culturelle. Les collections permanentes et expositions temporaires accueillent ainsi une programmation variée d'activités culturelles.
Un site internet permet d'accéder à l'agenda complet des activités des musées, de découvrir les collections et de préparer sa visite.

www.parismusees.paris.fr

PARIS MUSÉES
LES MUSÉES DE LA VILLE DE PARIS